Monstre à Moi

Emma Van De Maele

Pendant toute ma jeunesse j'ai fui toutes sortes de choses. Je fuyais. Comme si j'avais peur, peur de décevoir, de trop donner. Une peur sans mot. Une peur inconsciente. Je n'osais pas affronter ce qui m'était étranger. Peur.

Pourtant à d'autres moments j'y allais, j'avançais la tête haute courant le risque et le doute. Je suivais ma propre logique – qui n'était pas forcément la bonne.

Il me faut affronter cette peur qui m'habite intérieurement et qui me déchire petit à petit sans que je m'en rende compte. Je dois combattre mon petit monstre à moi.

***

Tout commence avec une naissance, ainsi que mon histoire. De l'acte et de l'évènement je ne me rappelle pas grand-chose. Je pourrais me l'imaginer grâce aux photos, aux paroles de mes parents. Mais cela serait mentir de dire que j'en éprouve une sensation, voir des émotions. Ce n'est pas vrai! Et comment cela pourrait être possible? Je pouvais à peine respirer, ouvrir les yeux… après

quelques temps pousser des cris et des pleurs. Inconsciente de tout ce qui m'entourait, un petit être presqu'un animal encore.

Mes premiers vrais souvenirs sont à l'âge de trois ans quand ma mère était enceinte de ma petite sœur. Je me souviens de voir son ventre grossir et devenir de plus en plus rond au fur et à mesure. Un évènement qui allait changer ma vie. Une joie mais aussi une menace. En tous cas, au début j'en étais ravie.
Chaque soir avant d'aller me coucher j'embrassais ma future petite sœur sur le ventre rond et tendu de ma mère, pensant que cela allait atteindre ce bébé directement. Ce bébé enfoui à l'intérieure de ma mère tout comme moi avant. Un lien unique qui allait nous relier, un lien que personne ne comprendra ni ne vivra comme nous, ma petite sœur et moi.
Puis cette joie a été transformée en peur car ils avaient enlevé ma maman chérie, loin de la maison. Une tristesse s'empara de moi, ma première vraie tristesse que mon père a su enlever en m'emmenant la voir tous les soirs après l'école. Main dans la main, on traversait les couloirs de l'hôpital, ce grand bâtiment blanc et propre qui me donnait la trouille. Mais je me sentais comme une héroïne qui allait sauver sa mère juste par sa présence dans cette chambre toute triste. Quelle horreur pour ma sœur de naitre dans un lieu aussi blanc après avoir été bercé dans le ventre douillet, chaleureux de ma mère pendant neuf mois. Bien sûr à cet âge-là, je ne me rendais pas compte de ce laps de temps.
Puis le jour est arrivé. La chose est sortie, la chose qui représentait ma sœur. Un autre petit être inconsciemment encore un peu animal.

Je n'étais pas là pendant l'accouchement mais apparemment ma mère en à crier de douleur. Puis ma sœur a fait de même. De douleur? Pourquoi le bébé pleure quand il sort dans l'air libre? Peut-être finalement, c'est quand même un cri de douleur. La douleur d'une déchirure. La douleur de trop plein d'air d'un seul coup. Ce sentiment inconnu. Un remplissage abrupt des poumons qui étaient auparavant collés comme un tissu plastique l'un à l'autre.
Je ne l'ai que vu, une fois propre et emballé dans un drap blanc, comme ces murs. Pourquoi dans les hôpitaux tout est blanc? N'est-ce pas un peu triste? Surtout dans l'aile de la maternité. N'est-ce pas censé être un événement heureux de faire naître ce petit humain?
Elle était tellement petite, fragile, rose, bizarre, …Un petit lutin enroulé dans du blanc, vierge de tout. Je n'osais pas la prendre dans mes bras. J'avais peur de la casser, de la faire tomber par terre, de lui faire mal.
Ce que j'ai voulu quand même faire plusieurs fois des années plus tard.

***

Plusieurs années ont passés. Des années plutôt joyeuses, je dirais. Puis à un certain âge, j'ai commencé à me sentir différent d'elle. Est-ce parce que je commençais à être moins enfant, moins puérile? De toute façon, on était toutes les deux très différentes. Moi, j'étais ordonné, rangé. Elle était agitée, bordélique. Ce qui n'empêchait pas qu'on s'amusait bien ensemble. On s'inventait des jeux, de toutes sortes dans lesquels nous étions les héroïnes ou les guerrières. Avec nos peluches, sur le bar de la cuisine, dans le jardin, dans les couloirs à l'étage dans le noir, dans le lit de nos parents. On riait. On s'éclatait. On était heureuse. Oh oui, on a été des enfants très heureux.

Puis, j'ai commencé à la voir comme une menace. Elle est passé d'un allié à quelque chose d'autre, quelque chose de dangereux. Je ne voulais pas qu'elle fasse comme moi. Je voulais être unique. Je voulais qu'elle ne me regarde pas comme si j'étais quelqu'un de spécial. Car je ne l'étais pas. Et plus qu'elle me regardait de cette façon, plus je me posais des questions par rapport à moi-même, par rapport à la relation que j'avais avec elle et avec mes parents.
Je me suis monté la tête toute seule en croyant que mes parents l'aimaient plus que moi. Que je ne les intéressais pas réellement. Ce qui était surement totalement faux. Mais j'étais une fille qui vivait plus dans sa tête que dans la réalité.
Je m'évadais dans mon imaginaire. J'adorais vivre dans mes pensées.
Cela m'a surement éloigné aussi d'elle.
Mais notre relation est toujours restée amicale et aimable. Je l'aimais d'une certaine façon. Malgré le fait que je me sentais seule. Que j'avais l'impression qu'elle faisait toujours tout trop bien, que je n'étais pas à la hauteur et cela déjà quand on était encore que des enfants.

Dû à ce lien bizarre qui m'unissait à ma sœur mais qu'elle n'avait pas avec moi. Elle n'était simplement pas au courant de ce sentiment mélangé que j'éprouvais pour elle. A cause d'elle je me sentais un petit monstre. Alors la seule chose que je voulais vraiment, c'était partir. De fuir ce monstre que j'étais en sa présence, ce monstre dont j'avais tant peur et qui vivait à l'intérieur de moi, de mon corps. Leur montrer que moi aussi j'avais ma place dans ce monde. Que j'allais leur manquer.
Je devenais un peu rebelle à ma façon.

La première fois que j'ai été bouleversé par un évènement avec ma sœur, je m'en rappelle encore très, très bien.
C'était un jour de la semaine. Je finissais les cours avant elle donc je suis rentrée à la maison. On habitait tout près de notre école. Je devais avoir huit ans. J'avais un sentiment de haine dans mon cœur pour elle. Alors je me suis préparé un petit sac à dos avec des livres, une lampe torche, des chaussettes. J'ai pris un magazine de ma mère dans lequel j'ai découpé des lettres que j'ai ensuite collé sur une feuille blanche. Une lettre bidon à l'intention de mes parents disant que j'étais partie pour un moment, que j'avais fait un sac à dos, qu'un jour je reviendrais, peut-être, mais je ne me sentais pas à ma place dans cette maison. Je suis partie deux heures, j'ai marché et marché, et marché. Quand je suis revenu à la maison mes parents n'étaient pas encore rentré. Ma sœur avait vu la lettre sur la porte d'entrée là où je l'avais collé bien en vue de tout le monde. Mais elle l'avait laissé accrochée. Cela ne lui avait fait ni chaud ni froid. Elle n'avait prévenu personne. Elle n'y croyait visiblement pas. Alors je l'ai arraché de la porte et je suis allée me terrer dans ma chambre. Je n'en suis pas sortie de

la soirée. Mes parents ne comprenant pas pourquoi. Je ne leur ai rien dit. Je ne leur ai pas parlé. Je les ai laissés avec les questions, les doutes, …
Depuis ce moment-là, j'ai su que j'étais seule, que je n'avais besoin de personne. Je faisais comme si de rien n'était. Je faisais ma gentille fille et gentille sœur. Tout se passait bien, très bien à leurs yeux.

Au lycée, j'avais réellement l'impression de pouvoir être moi-même, de ne pas devoir faire semblant d'aimer des gens que je n'aimais pas. Je triais qui je fréquentais, lesquels je détestais et ceux qui me laissaient indifférente. D'une certaine façon, je me fabriquais mon harem. Mon gang. Ma nouvelle famille. Au lycée, j'étais vivante, malgré la présence encore là de mon monstre. Je respirais à plein poumons. Malheureusement, on vivait trop proche de mon établissement pour pouvoir être admise à l'internat. Je devais donc rentrer tous les soirs à la maison. Ou mon ancienne vie me hantait toutes les nuits. La seule chose dont j'avais envie c'était de m'enfuir de là pour de bon et ne plus jamais revenir. Mais je n'étais qu'au lycée, sans diplôme, sans argent. Encore quelques années et je ferais mon sac à dos et je partirais à la découverte du monde.

Un certain soir donc, après les cours, je rentrais à la maison comme d'habitude. Mais en arrivant dans ma rue, j'avais une sensation étrange. Quelque chose n'allait pas. Je le sentais.
En arrivant devant ma maison, je voyais des lumières clignotantes bleues, des hommes en uniformes aux visages raides. Ma respiration se bloquait dans ma gorge non pas d'angoisse ou de désespoir, plutôt d'espoir. Je sentais une échappatoire. En m'approchant, je voyais mes deux parents en pleurs se serrer dans les bras écoutant un de ces hommes en uniforme. Que devais-je faire?
Je suis restée un moment à les contempler. A regarder leur souffrance. Puis je me suis mêlé à la situation. En me voyant, ma mère a couru dans ma direction, me prenant dans les bras en pleurant, elle me racontait que ma petite sœur adorée avait été enlevé devant son école. Un de ces professeur l'avait vu entrer dans une voiture. A premier abord il a cru que tout allait bien. Mais en voyant ma sœur lui faire des signes de derrière la vitre, il s'était dit que quelque chose ne tournait pas rond. Aussitôt il a appelé la police pour signaler la disparition de ma sœur. Quand elle eut fini de me raconter l'histoire, ma mère s'est effondrée par terre. Je la regardais, allongée à mes pieds. Je ne bougeais pas. Mon père qui regardait la scène est venu aider sa femme en me lançant un regard noir que je n'oublierais jamais de ma vie, mille et une nuances de noir. Je ne pouvais simplement pas bouger. Moi, qui avait tant souhaité la mort de ma petite sœur. Moi, qui voulait être loin de cette famille. Me voilà servit. Enfin, on m'avait écouté. Enfin, l'occasion pour moi de partir. De faire ma valise. De découvrir le monde. De découvrir qui j'étais réellement. De me recréer. De devenir ma

nouvelle moi.
Du coin de mon œil, encore profondément dans mes rêves, je voyais mon père portant ma mère entrer dans cette maison que je ne considérais déjà plus comme la mienne. Un sourire me vint, puis un grand rire sortant du fond de mon ventre. Je riais à gorge ouverte. Je riais tellement que j'en avais mal au ventre. Ce bruit assourdissant emplissait la rue rentrait par les fenêtres ouvertes des voisins curieux de voir ce qui se tramait dehors devant chez eux. Un policier vint me voir, m'attrapa par le bras et me fit m'asseoir sur le trottoir.
- Ça va aller, ça va aller. C'est nerveux. Ça arrive parfois, tu ne dois pas en avoir honte. Va rejoindre tes parents maintenant. Ils ont besoin de toi.
Je le dévisage bouche bée, et je ris de plus belle. Il ne comprend vraiment rien celui-là. Personne ne comprend, personne ne la comprend. Personne ne l'a jamais fait, même elle, elle ne sait pas trop qui elle est. C'est le moment de le découvrir. De toute façon, depuis la naissance de sa petite sœur, elle est perdue. Incroyable vous allez dire pour une petite fille de trois ans. Je vous l'accorde. C'est juste maintenant avec le recul de ces années que je vous dis ça. Que je me l'avoue aussi à moi-même. Au début, je voulais y croire à la famille ordinaire et heureuse. J'ai vraiment essayé. Mais je n'y suis pas parvenue.

C'est donc à la suite de cet évènement que je fis mon sac à dos, à l'âge de seize ans. Jeune et rebelle. Jeune et inconsciente. Jeune et curieuse. Jeune et en colère contre mon monde à moi. Contre mes propres sentiments, contre mes propres envies qui venaient de se réaliser. Plus de petite sœur. Une excuse pour aller parcourir le monde.
Mais à côté de ces sentiments de colère, de rage et de haine, il y avait aussi d'autres teintes d'émotions. De la peur, de la tristesse et un peu d'amour tout de même. J'ai un cœur aussi, même si … même si …

Je suis resté encore une heure dehors assise sur le trottoir dévisageant ma maison où mes parents se demandaient surement ce que je faisais dehors, seule sur le trottoir dans le noir. J'avais besoin de ce moment de solitude obscure de notes de bleu et de gris dans la nuit. J'avais besoin de respirer l'air frais de soirée de printemps, de remplir mes poumons pour peut-être la dernière fois avec cet air précis d'ici.
Ensuite, je suis rentrée, sûre de moi. J'ai regardé mes parents, je leur ai dit que je partais, que je ne pouvais plus rester ici, que je finirais mon année d'étude mais qu'après je partais. En revanche, je ne resterais plus à la maison, j'irais dormir ailleurs chez une copine. Mais je ne pouvais plus rester dans cette maison qui m'avait fait tant douter. Et j'ai conclus avec le fait que de toute façon cela ne leur changera pas beaucoup de m'avoir avec eux ou pas. Mon père m'a regardé avec un air de défis, un air brisé. Malgré tout, une boule d'acier s'est formée dans ma gorge. Ne pouvant plus assister à cette scène, j'ai fui vers ma chambre, vers mon sac à dos. Des larmes me montèrent aux yeux, inattendues. Je me suis repris, j'ai fait mon sac et j'ai fui. J'ai fui comme je savais si bien faire.

Fuir était mon échappatoire, mon existence, ma vie. J'étais doué pour ça. Fuir. M'échapper sans dire un mot. Les mots. Les mots me faisaient peur, ils étaient trop puissants.

***

Me voilà sur la route fuyante, je viens de finir mon année, ma première année de lycée. Je repars de zéro. Ma nouvelle vie commence ici et maintenant, à la sortie de mon village. J'ai toute l'été devant moi. Peut-être même toute la vie. Mais je suis sur les routes et c'est ce qui compte le plus. Moi, mon sac à dos, le soleil, l'inconnu, et la découverte. Fuir mon existence triste. Quelle direction prendre je m'étais dit …
J'ai décidé de prendre celle du soleil, de la chaleur. D'abord, je veux parcourir le premier mois de mon périple en stop pour aller le plus loin possible, et pourquoi pas après à vélo ou à pied. On n'y est pas encore. Mais je suis prête pour cette aventure en solo. L'adrénaline me submerge et me fait avancer. Pousser ma limite. Fermer les yeux me laissant guider par mes sens et mon instinct, le cœur ouvert.

En sortant du village, je me retourne une dernière fois, un dernier regard vers ma vie d'avant. Vers mes parents avec qui tout est si compliqué, si irréel. On ne se comprend pas, plus. Avec cette fuite ultime, je les mets un peu à l'épreuve, l'épreuve de leur amour. Est-ce une sorte de test que je leur fais passer ou est-ce juste le besoin de partir, de fuir, de découvrir, de vivre ? Cela devient plus

que nécessaire depuis ces quelques mois. Je me demande même s'ils le remarqueront que je suis partie pour de bon, que ce ne sont pas seulement des paroles comme tant de fois. Non, cette fois-ci, je ne reviens plus. C'est un adieu. Je détourne mon regarde de ce passé frêle que j'ai envie d'oublier, de surpasser et de détourner.
Puis je me mets en route. Je veux d'abord revoir la mer. Cela fait si longtemps que je n'ai pas vu la mer, la brise, les mouettes, le sable. Tout cela m'a manqué. Vite que j'y arrive. Mais quelle direction prendre? Est-ce que je suis dans le bon sens? Oui. J'y crois. J'y vais. Les premières heures sont longues, seules. Le stop démarre mal. Il n'y a pas grand monde sur les routes désertées. Les gens doivent être chez eux, c'est le début des vacances. Ça se fête autour d'un bon verre et pourquoi pas un délicieux barbecue. Cela me fait saliver. J'ai faim, je sors de mon sac à dos une pomme et quelques biscuits. Heureusement, que j'avais pensé à cela. Le plaisir de manger. J'adore manger. Je savoure ma pomme juteuse à plein dents. Du jus de pomme s'échappe entre mes doigts, bien acide comme je les aime. Même si je mange seule, assise au bord de la route, je suis heureuse. Heureuse d'être là, à contempler la journée qui s'avance petit à petit. Le changement de couleur du ciel me rend heureuse, mais aussi un peu triste. Je me demande si mes parents se demanderont où je suis passé. Est- ce qu'ils s'inquièteront ? Ou sont-ils encore trop tristes de la perte de leur bébé chérie. Je me demande si eux, ils vont me manquer à moi, mes parents et ma sœur. Vite une voiture arrive, j'arrête de me prendre la tête avec tout ça. Je dois vivre maintenant, ici et maintenant. Je tends mon pouce. Miracle. La voiture s'arrête. Une jeune femme, de longs cheveux roux, descendant jusqu'à son ventre, une fleur blanche fraîchement cueilli, on dirait, est glissé derrière son oreille. Elle semble être quelqu'un de joyeux et fraîche. Ses yeux brillent dans le soleil d'été et ils sont assorties à la couleur cuivre de ses cheveux soyeux et brillants. Elle ouvre la vitre, et me demande dans quelle direction je vais.
- Je ne sais pas exactement dans quelle direction je veux aller. Mais je veux voir la mer.
- Ok. Allons-y à la mer.
Elle me sourit. Elle est magnifique, et si naturelle. Je balance mon sac à dos à l'arrière de la voiture et monte à côté d'elle. Ça y est. Je suis sur la route. Je pars. Je m'en vais. L'envie de crier me surprend. J'éclate de rire. Elle me regarde rire et rit avec moi.

Les heures défilent pendant qu'on roule direction la mer tant attendue. On discute, on rigole comme des compagnons de route. C'est un moment appréciable et agréable. Au bout de trois heures, nous y arrivons enfin. Les couleurs rouge, rose, orange et jaune du coucher du soleil nous surprennent. Cela faisait longtemps que je n'avais pas pu admirer de telles couleurs. C'est un spectacle qui me laisse bouche bée. Laure, ma conductrice, semble être dans le même état que moi. C'est éblouissant. La brise du soir nous caresse doucement

la peau. On reste là, à contempler cette merveille de la nature encore quelques instants. Puis…
- Que comptes tu faire maintenant que tu es arrivé à la mer?
- Je n'ai pas encore décidé. D'ailleurs, j'ai décidé de rien sauf d'une chose que j'allais vivre tout, au jour le jour, à l'instant présent. Tu veux rester avec moi ce soir? J'ai de la place dans ma tente. On pourrait la planter sur la plage et passer une soirée à l'ancienne, sur la plage.
Laure n'hésite pas longtemps à ma proposition. Elle accepte tout de suite. Enthousiastes, on se met toutes les deux à l'œuvre. La vieille tente de mon père sent la poussière. C'est une antiquité. Mais tout est là, rien ne manque. Une fois la tente installée, on décide de faire un feu. Aux alentours, il y a quelques arbres. Donc des branches. Donc un feu. La nuit tombe mais il fait encore bon. Nous n'avons pas froid jusqu'à là, assises autour de notre mini feu, la lune qui brille et danse dans la nuit calme. Une première soirée parfaite pour ma nouvelle aventure.
- Tu n'as pas peur de voyager comme ça, toute seule à ton âge. Je sais je ne suis pas beaucoup plus âgé que toi, mais je ne sais pas si je l'aurais osé moi.
- Je n'y pas vraiment encore beaucoup réfléchi. Je suis vraiment partie en un éclair. J'ai rassemblé l'essentiel, je pense en tout cas avoir pris l'essentiel. J'avais juste besoin de disparaître de cet endroit. Quitter mes parents, la maison familiale, la tension. Je cherchais depuis si longtemps une excuse à une vrai fuite. J'ai essayé de fuguer plusieurs fois quand j'étais petite mais je ne sais pas. Je n'ai jamais réellement réussi. Je revenais à chaque fois… Pourquoi? Je ne sais pas.
Toutes les deux les yeux fixés sur le feu, pensant chacune à des choses …
- Laure, ça ne te dit pas de faire un bout de chemin avec moi? Si tu n'as rien de précis de prévu bien sûr pour ces vacances.
- Ben… Je commence mon travail d'été dans une semaine donc ça va être difficile.
- Ah, ok … Je comprends.
- Mais si tu veux, je peux peut-être encore rester deux trois jours avec toi. Si tu veux bien me prêter quelques affaires. Parce que là, à vrai dire, je n'ai rien sur moi.
Je la regarde avec le plus grand sourire de ma vie. Je lui saute dessus, la prend dans mes bras. Je suis si heureuse, j'ai envie de crier. Au lieu de ça, je cours vers la mer en enlevant mes vêtements et plonge dans l'eau. Encore une chose que je n'avais jamais faite. D'où me vient cet énergie-là? Ce côté de ma personnalité, je ne la connaissais pas vraiment. A-t-elle toujours été là, en moi? Est-ce que je suis déjà en train de changer, en train de devenir quelqu'un d'autre? Cette autre personne dont je rêve depuis si longtemps. Celle qui est enterré au fond de moi. Une renaissance? Si vite? Non, je n'y crois pas. Cela doit être seulement l'excitation du début, de cette soirée incroyable que je

viens de passer.
A peine quelques instants après, Laure me rejoint et on se baigne dans la nuit estivale pas tout à fait obscure, la pleine lune nous guide dans nos mouvements de sirènes. Epuisées, on retrouve notre abri pour la nuit. Mais avant, je fixe les étoiles dans leur grand bain d'obscurité et leur adresse une prière, des mots intérieurs, intenses. Comme une petite fille qui écrit dans son journal intime avant de s'endormir, je m'adresse à eux, ces lumières brillantes et éternels. Une constante dans la vie qui m'apaise mon monstre et moi.
On se partage mon sac de couchage et la chaleur corporelle féminine pour une nuit de rêve. Ma première nuit loin de chez moi.

Aux petits matins, le chant des mouettes, virevoltants au-dessus de nos têtes, nous réveille. Malgré l'épuisement, je n'ai pas si bien dormi. J'ai cogité durant une bonne partie de cette nuit. Réfléchissant à mon choix, à la disparition de ma petite sœur. Car finalement, elle reste quand même ma sœur même si je ne la porte pas dans mon cœur. Je m'étire doucement. Mon dos engourdi de la nuit craque un peu partout comme des popcorns qui éclatent dans une casserole. Je sors la première de la tente, les rayons du soleil m'accueillent avec une violence d'été. La chaleur me fait frissonner de bonheur. Je suis quand même heureuse d'être ici, à la mer que j'ai tant attendu, dont j'ai tant rêvé. Je marche tranquillement en direction de celle-ci. Le sable chatouille la plante de mes pieds, une sensation douce et agréable, comme si mille petites bêtes me caressent les pieds. Puis ces mêmes pieds touchent l'eau froide de la mer, un autre frisson me parcourt. Je souris. Et je plonge.
Quand je reviens à la tente, Laure s'est réveillée et est allée chercher un petit déjeuner. J'avoue que je crève de faim. Et l'odeur du café chaud, des croissants me font saliver. On « s'attable» pour savourer ce petit déjeuner simple mais si bon.
- Laure, tu as une idée de ce qu'on pourrait faire aujourd'hui? Une envie particulière?
- A vrai dire, je n'y ai pas encore réfléchi. Je suis tellement bien. Mais à un moment où une autre faudra que j'appelle mon coloc pour lui dire où je suis. Je n'ai pas envie qu'il s'inquiète.
- Oui, c'est sûr.

Nous ramassons nos affaires, on plie la tente et on se dirige vers la voiture de Laure. Elle s'éloigne pour téléphoner. Moi, je m'appuie contre le capot chaud de la voiture, ma tête dans les nuages. Je pars loin, loin dans mes pensées. Je n'aperçois pas Laure qui s'éloigne petit à petit en parlant au téléphone. Les yeux fermés, je vague dans mon monde inconscient.
Je suis contente d'être là, mais au plus profond de moi j'aperçois aussi une pointe d'angoisse. Des questions me hantent l'esprit et viennent toquer à la porte de mon âme. N'était-ce pas lâche d'abandonner mes parents comme ça?